

**FATALITÉ ET LIBERTÉ AU CŒUR DE LA GUERRE CIVILE.  
ENJEUX ÉTHIQUES ET POÉTIQUES DES MODALISATIONS DU RÉEL  
DANS LA PHARSALE DE LUCAIN**

Le projet de Lucain constitue une entreprise originale à plusieurs titres. En particulier, le choix de suivre une trame historique bien réelle, et de relater des événements dont chacun a connaissance, écarte la *Pharsale* des épopées qui l'ont précédée, et qui renvoient à un passé légendaire. La question de savoir si les faits rapportés relèvent du possible ou du nécessaire se pose dans cette œuvre, puisque les événements, pour l'essentiel, ne sont pas fictifs. Dès lors, ils ne dépendent pas de la seule imagination du poète, ni de la cohérence interne des personnages mis en scène. Ils ouvrent à des interrogations sur le réel et sur la manière dont les circonstances se dessinent. Ces interrogations sont d'autant plus brûlantes qu'elles portent sur des troubles terrifiants, et sur une période de l'histoire qui rassemble des expériences monstrueuses. Comment des horreurs qu'on aurait crues impossibles tant elles sont contre-nature ont-elles pu se produire réellement ?

Or il apparaît que la question du degré de nécessité des événements qui ont eu lieu est centrale dans la vision de Lucain. En effet, dès le vers 67 du premier livre, le poète affirme qu'il cherche, à travers cette œuvre, à retracer l'enchaînement des causes qui ont abouti à ces faits que chacun a en tête :

*Fert animus causas tantarum expromere rerum, immensumque  
aperitur opus, quid in arma furentem inpulerit populum, quid pacem  
excusserit orbi ?*

« Je veux révéler les causes de si grands événements ;  
c'est un immense ouvrage qui s'ouvre : qu'est-ce qui a poussé le  
peuple en furie  
vers les armes ? qu'est-ce qui a arraché la paix à l'univers ? »<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> *Pharsale*, I, 67-69. Les traductions auxquelles nous nous référons dans cet article sont : Lucain, *La guerre civile, La Pharsale*, tome I, livres I-V, texte établi

---

Diane, DEMANCHE, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Modalisations du réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n°5, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr>

L'interrogation sous-jacente à ce projet est la suivante : ce qui s'est passé correspond-il à une nécessité qui dépasse l'homme ? Est-ce une succession contingente de circonstances, due au hasard ? Ou bien peut-on l'imputer aux choix qu'ont fait certains hommes parmi plusieurs possibles ?

De la réponse apportée par Lucain, et de la forme que revêtent les modalisations du réel, dépendent des conséquences éthiques majeures : qu'en est-il de la liberté humaine ? peut-on identifier des coupables ? Proche du stoïcisme, Lucain accorde à cette question une importance essentielle : peut-on traverser la guerre civile et se conduire en sage ? La vertu définie par le Portique peut-elle s'incarner dans le cadre de ce conflit sans égal, ou toute valeur morale est-elle annulée par des faits qui dépassent les individus ? Selon la conception stoïcienne, le destin correspond à la rationalité du cosmos, et le propre du sage est de se conformer à cette nécessité. Celui-ci devrait donc prendre part délibérément à la ruine de Rome. Mais un sage ne peut approuver moralement un conflit qui brouille tout repère éthique et qui récompense les plus grands criminels. La vertu constitue, d'une certaine manière, une sorte de nécessité pour le sage, qui se dirige inmanquablement vers ce qui est éthiquement valable. Si vertu et destin se séparent, Lucain serait amené à bannir la figure du sage de son épopée.

Mais il n'en est rien : à travers Caton nous est présentée une incarnation du sage stoïcien, célébrée par le poète. Alors que la réalité du sage stoïcien est une possibilité fortement mise en doute, pourquoi Lucain choisit-il de maintenir la possibilité de son existence au cœur même d'un épisode historique qui semble exclure l'adhésion d'un homme vertueux à une rationalité du monde ? Soit, selon la thèse de Robert Sklenar, les références de Lucain au stoïcisme sont purement ironiques, et la *Pharsale* ne serait qu'une dénonciation de la vision stoïcienne de la sagesse<sup>2</sup> ; soit, et

---

et traduit par A. Bourgery, 2<sup>ème</sup> édition, revue et corrigée par P. Jal, Paris, Les Belles Lettres, 1997 ; Lucain, *La guerre civile, La Pharsale*, tome II, livres VI-X, texte établi et traduit par A. Bourgery et M. Ponchont, revue et corrigée par P. Jal, Paris, Les Belles Lettres, 1993.

<sup>2</sup> Voir R. SKLENAR, « Nihilistic cosmology and Catonian ethics in Lucan's 'Bellum ciuile' », *American Journal of Philology* CXX (2), 1999, 281-296.

---

Diane, DEMANCHE, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Modalisations du réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n°5, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr>

© Tous droits réservés

c'est ce que nous entreprenons de montrer, Lucain tente de préserver la possibilité de la vertu, quitte à la distinguer de la rationalité du monde. La question est ainsi de savoir qui recueille l'approbation du poète, de la vertu ou de la logique qui préside aux événements, à partir du moment où ces deux sortes de nécessité sont incompatibles.

Les enjeux poétiques de l'œuvre se concentrent eux aussi autour de la question des modalisations du réel : pourquoi le poète, alors qu'il rapporte des faits révolus, ouvre-t-il à maintes reprises, devant le lecteur, l'horizon de possibles différents, qu'il compare à ce qui a eu lieu ? Quel est le rôle des possibles inaccomplis dans une œuvre qui tire sa force de l'inéluctabilité des événements ? Nous tenterons de répondre à ces questions en tâchant de retrouver une cohérence parmi les interventions diverses du poète, à propos desquelles on a pu employer l'expression de polyphonie, tant les remarques de cette voix qui s'adresse au lecteur semblent contradictoires.

## **I. La volonté des dieux : un désastre nécessaire**

C'est tout d'abord le caractère nécessaire des événements qui est souligné par le poète. Avant même de dévoiler son projet poétique, Lucain, dès qu'il aborde le sujet de son œuvre, indique que de tels faits poussent à s'interroger sur le degré de nécessité auxquels ils correspondent. On ne peut évoquer la guerre civile sans se demander si tout cela aurait pu être évité, et si certains ont forgé ce désastre alors qu'il aurait pu en être autrement. De plus, envisager la nécessité et la possibilité conduit inmanquablement à évoquer l'hypothèse effrayante de la contingence, qui empêcherait de comprendre ces malheurs. Ainsi, dès les vers 8 et 9 du livre I, le poète demande qui a voulu cela<sup>3</sup> : peut-on espérer trouver une réponse et identifier un responsable, ou en restera-t-on à une contemplation atterrée d'un désastre hors du commun, mais apparemment contingent ?

La première réponse apportée par le poète désigne comme cause de la guerre civile la grandeur excessive de Rome :

---

<sup>3</sup>*Quis furor, o cives, quae tanta licentia ferri gentibus invisit Latium praebere cruorem*, I, 8-9. « Quelle fureur, ô citoyens, quelle licence sans limite du glaive que d'offrir le sang latin à des peuples haïs ».

---

Diane, DEMANCHE, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Modalisations du réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n°5, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr>

*Invida fatorum series summisque negatum stare diu nimioque graves  
sub pondere lapsus.*

« C'est l'enchaînement jaloux des destins, le refus que ce qui est au plus haut demeure longtemps et la lourde chute sous un poids excessif »<sup>4</sup>.

Selon une loi universelle, tout pouvoir sans borne s'effondre sur lui-même. Lucain tranche donc la question en faveur de la nécessité. Rome s'est livrée à une guerre fratricide pour suivre une règle qui s'applique à tout être et à toute chose. Cette explication est affirmée d'emblée par le poète. Certes, il évoque tout de suite après la culpabilité des triumvirs. Mais leur rivalité même répond à une loi universelle qui dépasse leur individualité<sup>5</sup>. Plutôt que d'affirmer qu'un autre sort aurait été possible, le poète nous indique que les faits ne dépendent du caractère des protagonistes, mais de règles qui s'appliquent nécessairement.

L'idée que le conflit est le fruit de la volonté divine est confirmée tout au long de l'œuvre, en particulier par la prophétie d'Arruns<sup>6</sup>. Certes, l'horreur est telle que l'hypothèse d'un monde gouverné par le hasard et de la contingence des événements, affleure à plusieurs reprises. Ainsi Figulus, qui annonce l'avenir juste après Arruns, envisage-t-il que ce qui va se produire est la volonté divine, puis précise qu'il y a une autre explication : le monde ne répondrait à aucune loi<sup>7</sup>. Mais le poète ne donne aucun écho à

---

<sup>4</sup> *Pharsale*, I, 70-72.

<sup>5</sup> *Dum terra fretum terramque levabit aer et longi volvent Titana labores noxque diem caelo totidem per signa sequetur, nulla fides regni sociis, omnisque potestas impatiens consortis erit*, I, 89-93. « Tant que la terre soutiendra la mer et l'air la terre, et tant que Titan tournera en de longs efforts et que la nuit suivra le jour dans le ciel à travers tant de signes, il n'y aura nulle confiance entre ceux qui s'allient pour régner, et aucun pouvoir ne supportera de partage ».

<sup>6</sup> Voir *Pharsale*, I, 631-637, et M. RAMBAUD, « L'aruspice Arruns chez Lucain, au livre I de la Pharsale (vv. 584-638) », *Latomus* XLIV, 1985, 281-300.

<sup>7</sup> *Aut hic errat, ait, nulla cum lege per aevum mundus et incerto discurrunt sidera motu, aut, si fata movent, Urbi generique paratur humano matura lues*, I, 642-645. « Soit ce monde erre, dit-il, sans aucune loi au cours des âges, et les astres se meuvent selon un mouvement indéterminé, ou bien, si les destins le meuvent, il se prépare pour Rome et pour le genre humain un fléau imminent ».

cette deuxième vision. Le poète, à son tour, au début du livre II, explique les faits par la colère des dieux, avant d'évoquer le hasard :

*Sive nihil positum est, sed fors incerta vagatur,  
fertque refertque vices, et habet mortalia casus,*  
« Ou bien rien n'est établi, mais un hasard indéterminé erre,  
apporte et remporte tout à tour, et domine ce qui arrive aux  
mortels »<sup>8</sup>.

Mais la contingence des événements ne semble être qu'une consolation puérile que le poète évoque pour tenter d'échapper à l'enchaînement inexorable des faits.

Ainsi, Lucain donne une réponse dès le début de son œuvre. Puisque les faits correspondent à un dessein si ample, le poète dit renoncer à déterminer des culpabilités humaines. Il affirme même qu'il serait criminel de les rechercher<sup>9</sup>. Il s'attache à expliquer l'enchaînement des événements, mais il ne se prononcera pas, d'après ce qu'il annonce, sur la légitimité morale des choix humains parmi les possibles qui semblent s'ouvrir à eux. Il relève certes le caractère de chacun des deux protagonistes, mais il revient rapidement à la cause réelle, la grandeur de Rome :

*Hae ducibus causae ; suberant sed publica belli  
semina, quae populus semper mersere potentes,*  
« Telles furent les causes pour les chefs ; mais se tenaient cachées  
dans l'état  
des semences de guerre qui ont toujours englouti les peuples  
puissants »<sup>10</sup>.

Bien plus, les célèbres métaphores du chêne et de la foudre, éléments naturels, renvoient à une forme de nécessité : César et Pompée ont agi

---

<sup>8</sup> *Pharsale*, II, 12-13.

<sup>9</sup> *Qui justius induit arma, scire nefas, Pharsale*, I, 126-127. « Qui a pris les armes à plus juste raison, il est impie de le savoir ».

<sup>10</sup> *Pharsale*, I, 158-159.

conformément à leur nature, et non pas en choisissant parmi plusieurs possibilités.

On peut dès lors se demander pourquoi il consacre ensuite dix livres (et sans doute davantage selon son projet) à la mise en scène de réactions individuelles qui apparaissent comme des choix entre différents possibles. Pourquoi s'intéresser à la responsabilité de chaque acteur de la guerre civile pour tenter de comprendre ce qui s'est produit, si la cause est révélée dès le premier livre ?

## II. Le point de vue des contemporains

La première réponse pourrait être à chercher parmi les enjeux dramatiques de l'œuvre. En effet, Lucain plonge le lecteur dans le cours des événements sanglants de la guerre civile. Pour les personnages de la *Pharsale*, il est impossible d'imaginer que ce qui a lieu dépend d'une volonté divine à laquelle ils ne peuvent rien changer. Ils examinent les responsabilités et les choix individuels parmi les possibles qui semblent ouverts, afin de savoir comment se comporter. Le possible serait alors la face de la nécessité visible aux hommes au moment des faits, la nécessité ne se laissant discerner que de manière rétrospective. Le passage du Rubicon illustre ce double niveau de connaissance. Le poète le met en scène comme la dernière occasion, pour César, de choisir un autre possible, et il s'arrête un moment sur l'hésitation du personnage<sup>11</sup>. Mais tout de suite après, il présente la réaction de César comme un phénomène inévitable, lié à sa nature profonde, en déployant la métaphore animalière d'un lion qui, quand l'ennemi approche, se couche avant de rugir<sup>12</sup>. De même, l'issue de Pharsale est scellée par les dieux avant même que la bataille se déroule sous les yeux du lecteur<sup>13</sup>. Celui-ci partage avec les protagonistes l'illusion que les choses

---

<sup>11</sup> *Gressumque coercens languor in extrema tenuit vestigia ripa*, *Pharsale*, I, 193-194. « Et entravant son avancée, l'irrésolution retint ses pas sur l'extrême bord du fleuve ».

<sup>12</sup> Voir *Pharsale*, I, 204-205.

<sup>13</sup> *Summique gravem discriminis horam adventare palam est, propius jam fata moveri*, *Pharsale*, VI, 414-416. « Et il est évident que l'heure grave de la décision suprême arrive, déjà les destins se sont approchés ».

pourraient tourner autrement, même si le poète lui a donné d'emblée une clé de lecture supérieure. Il oscille entre un regard rétrospectif éclairé et les déchirements d'hommes qui cherchent à exercer leur liberté.

D'autre part, le poète nous rappelle sans arrêt que le raisonnement des personnages qui tentent de comprendre la situation sur le moment est erroné. Il est clair que ceux qui croient déceler l'enchaînement des causes en le rapportant à des choix humains entre plusieurs possibles se trompent. Julie, en appelant sur Pompée le malheur en raison de son infidélité à la mémoire de son épouse défunte, est bien loin de ce qui se trame en réalité<sup>14</sup>. Il en va de même pour Cornélie, qui croit être la cause des infortunes de Pompée, après avoir porté malheur à son époux précédent<sup>15</sup>.

L'erreur est inévitable, dans la mesure où les personnages comparent les événements avec des faits passés, alors que ce qui se joue est sans précédent. La nécessité qui s'abat est universelle, et constitue un événement unique. Curion se fourvoie donc en comparant son sort à ce qui s'est passé au lieu où il se trouve<sup>16</sup>. Il en va de même pour Pompée, qui croit pouvoir déceler l'enchaînement des événements futurs avant et après Pharsale<sup>17</sup>. En effet, Lucain nous indique qu'il s'agit cette fois d'un désastre cosmique, qui rappelle la conflagration universelle des stoïciens<sup>18</sup>. Comme le souligne Robert Sklenar, la circonstance est même encore plus unique que l'*ekpyrosis*, puisqu'aucun renouveau n'est évoqué après la destruction universelle. Etant donnée l'ampleur de ce qui se joue, les choix humains ne déterminent plus les événements, et on ne peut prévoir l'avenir en fonction de parcours individuels.

Mais en faisant une place à d'autres possibles, le poète, en plus de nous faire partager les sentiments du contemporain, renforce la grandeur

---

<sup>14</sup> Voir *Pharsale*, III, 21.

<sup>15</sup> Voir *Pharsale*, VIII, 89 ; 93-97 ; 104-105.

<sup>16</sup> Voir *Pharsale*, IV, 661-665.

<sup>17</sup> *Non iratorum populis Urbique deorum est Pompeium servare ducem*, VII, 354-355. « Ce n'est pas le fait de dieux irrités contre les peuples et contre Rome de préserver un chef comme Pompée ». Voir aussi *ibid.*, VIII, 269-271.

<sup>18</sup> *Inpendisse pudet lacrimas in funere mundi mortibus innumeris*, *Pharsale*, VII, 617-618. « Il est honteux de répandre des larmes, lors des funérailles du monde, pour des morts innombrables ». Voir aussi *ibid.*, VII, 134-137 et 633-640.

dramatique de ce qu'il nous rapporte. En imaginant d'autres suites d'événements, le lecteur ressent encore davantage l'horreur de ce qui s'est produit. La guerre civile est ainsi constamment comparée à des guerres classiques, menées contre des ennemis extérieurs. Au livre I, le poète imagine la gloire qu'une telle guerre, tournée vers des peuples étrangers, aurait valu à Rome<sup>19</sup>. Le pathétique atteint son paroxysme quand on considère que le crime a remplacé la gloire, alors que cette gloire était une autre possibilité tout à fait envisageable.

Mais l'enjeu poétique qui consiste à nous plonger au cœur des incertitudes des contemporains, à nous faire partager leurs raisonnements et à imaginer d'autres possibles traduit également la manière dont Lucain présente le poids de la nécessité.

### **III. L'illusion du possible n'est que le masque de la nécessité**

Ainsi, l'évocation même d'autres possibles porte en germe l'affirmation qu'il était inévitable que les faits racontés se produisent. Lorsqu'il imagine une guerre glorieuse contre des peuples lointains, Lucain introduit par exemple une dimension mythologique qui nous indique que cette fiction ne peut que demeurer fiction :

*Sub juga jam Seres, jam barbarus isset Araxes,  
et gens si qua jacet nascenti conscia Nilo,*  
« Déjà seraient passés sous le joug les Sères, déjà y serait l'Araxe  
barbare,  
et le peuple, s'il en est un, qui connaît la naissance du Nil »<sup>20</sup>.

De plus, le poète peine à imaginer d'autres possibles que des malheurs équivalents. Il appelle de ses vœux, pour prévenir la guerre civile, la destruction totale de Rome avant qu'elle ne commette le crime, mais le

---

<sup>19</sup> Voir *Pharsale*, I, 13-18.

<sup>20</sup> *Pharsale*, I, 19-20.



résultat serait bien une ruine complète<sup>21</sup>. D'ailleurs, dans notre premier exemple, l'autre possible lui-même sombre dans le fratricide<sup>22</sup>. Plus on se tourne vers d'autres possibles, et plus la nécessité se révèle impérieuse. L'imagination même du poète semble lui être soumise. Lorsque les personnages rêvent à un cours des faits qui soit autre, comme le font les habitants d'Ariminium, c'est de manière totalement fictive<sup>23</sup>. Le poète nous révèle d'ailleurs que les propos qu'il leur prête n'ont jamais été prononcés, mais qu'il s'agit de pensées muettes. Lorsqu'à Ilerda, les faits permettent d'envisager que les événements basculent dans une autre direction, cette possibilité, et le faux espoir qu'elle suscite, sont considérés comme une cruauté de plus du destin<sup>24</sup>. Le regard rétrospectif adopté par le poète accentue encore le tragique d'une situation soumise à une volonté immuable. Il se dit même victime de cette nécessité, puisqu'il affirme qu'il les raconte malgré lui, alors qu'il voudrait se taire :

*Hanc fuge, mens, partem belli tenebrisque relinque,  
nullaque tantorum discat me vate malorum,  
quam multum liceat bellis civilibus, aetas,*  
« Mon esprit, fuis cette partie de la guerre et laisse-la dans les ténèbres,

---

<sup>21</sup> *Vel perdere nomen si placet Hesperium, superi, conlatus in ignes plurimus ad terram per fulmina decidat aether, Pharsale, II, 56-58.* « Ou bien, s'il vous plaît de causer la perte du nom de l'Hespérie, dieux, que l'éther rassemble tous ses feux et que la foudre les précipite sur la terre ». *Excitet invisae dirae Carthaginis umbras*

*inferiis fortuna novis, ferat ista cruentus Hannibal et Poeni tam dira piacula manes, ibid., IV, 788-790.* « Que la fortune relève les ombres odieuses de la sinistre Carthage pour de nouveaux sacrifices, que le sanglant Hannibal

et les mânes puniques emportent ces lugubres victimes ». Voir aussi VI, 299-303 et VII, 436 sq.

<sup>22</sup> *Tum, si tantus amor belli tibi, Roma, nefandi, totum sub Latias leges cum miseris orbem, in te verte manus, Pharsale, I, 21-23.* « Alors, si ton amour de la guerre criminelle est si grand, Rome, quand tu auras soumis toute la terre aux lois latines, retourne tes mains contre toi-même ».

<sup>23</sup> Voir *Pharsale, II, 251 sq.*

<sup>24</sup> *Pro numine fata sinistro exigua requie tantas augentia clades !, Pharsale, IV, 194-195.* « Ô volonté sinistre du destin qui accroît par ce court répit de si grands fléaux ».

que je ne chante pour aucune génération de si grands malheurs  
en lui apprenant tout ce qui a été permis pour les guerres civiles »<sup>25</sup>.

Les ressorts de l'épopée se mêlent à des accents tragiques pour donner toute son ampleur à un malheur inéluctable. La *Pharsale* illustre le pouvoir de la nécessité, sans préciser clairement si elle est haïssable et révoltante, ou si elle doit être suivie au même titre que le destin stoïcien.

Le poète présente par ailleurs de multiples instances dont on pourrait penser qu'elles peuvent influencer sur le cours des événements. Le lecteur est alors appelé à espérer que le malheur puisse être écarté, avant d'être replongé de manière plus impressionnante encore dans le désastre. La météo, au livre IV, semble ainsi pouvoir décider de l'issue de la bataille d'Ilerda. Mais elle ne peut que retarder un affrontement inévitable<sup>26</sup>. Le contingent importe peu, il ne fait que modifier de quelques heures ce qu'a fixé la nécessité.

De manière plus inquiétante, Lucain met également en scène le pouvoir de la sorcière Erictho, consultée par Sextus Pompée afin de connaître son destin. La puissance maléfique de cette femme nous apparaît comme infinie. Elle parvient à faire revivre un mort afin de le contraindre à révéler l'avenir. Le bon vouloir de cet être peut donc constituer une possibilité de peser sur les événements. Le poète s'interroge d'ailleurs pour déterminer si ce pouvoir est subi ou accepté par les dieux :

*Quis labor hic superis cantus herbasque sequendi  
spernendique timor ? cujus commercia pacti  
abstrictos habuere deos ? parere necesse est  
an iuvat ? ignota tantum pietate merentur  
an tacitis valuere nimis ? hoc juris in omnis  
est illis superos, an habent haec carmina certum*

---

<sup>25</sup> *Pharsale*, VII, 552-554.

<sup>26</sup> *Cetera bello fata dedit variis incertus motibus aer*, *Pharsale*, IV, 48-49. « Tous les autres destins, c'est l'air indéterminé aux mouvements changeants qui les fixe pour la guerre ». *Sed parvo Fortuna viri contenta pavore plena redit*, *Pharsale*, IV, 121-122. « Mais la Fortune, se contentant d'avoir inspiré cette petite frayeur à cet homme, revint pleine et entière ».

*imperiosa deum qui mundum cogere, quidquid  
cogitur ipse, potest ?*

« Qu'est-ce que cette peine que prennent les dieux de suivre les incantations et les herbes, et cette crainte de les mépriser ? par les conditions de quel pacte tiennent-elles les dieux enchaînés ? obéissent-ils par nécessité ou par plaisir ? méritent-elles tout cela par une piété inconnue ou ont-elles du pouvoir grâce à des menaces secrètes ? détiennent-elles ce droit sur tous les dieux, ou exercent-elles leurs charmes de façon impérieuse sur un dieu déterminé qui peut contraindre le monde à tout ce à quoi il est lui-même contraint ? »<sup>27</sup>.

Mais une fois de plus, Lucain n'envisage ce possible que pour le ruiner. Erictho elle-même avoue qu'elle n'a pas de pouvoir dans une circonstance aussi importante<sup>28</sup>. La force de la nécessité qui s'applique dépasse donc l'inimaginable, le monstrueux, l'impossible que représente le pouvoir magique de la sorcière. Tout peut se produire dans la *Pharsale* : des souffrances incomparables, comme celles qu'affrontent les troupes de Caton dans le désert de Libye ; des actes héroïques au-delà des capacités humaines, par-delà la mort, comme le montre l'exemple de Vulteius, dont le cadavre même devient une arme ; mais rien n'est capable de dévier le dessein supérieur qui mène les événements. Le possible n'a une place dans l'œuvre que pour autant qu'il met en lumière le poids de la nécessité.

#### **IV. Nécessité et ironie tragique**

Bien plus, il semble que l'impression de pouvoir choisir parmi des possibles soit l'instrument qu'emploie la fatalité pour s'exercer. A plusieurs reprises, dans la *Pharsale*, nous voyons ainsi les personnages hâter le cours immuable des événements en croyant accomplir un acte choisi. L'oracle de

---

<sup>27</sup> *Pharsale*, VI, 492-499.

<sup>28</sup> Voir *Pharsale*, VI, 611-615.

Delphes, d'après le poète, reste partiel, et la pythie interrompt sa prophétie, peut-être précisément afin qu'elle s'accomplisse :

*An nondum numina tantum  
decrevere nefas et adhuc dubitantibus astris  
Pompei damnare caput tot fata tenentur ?  
Vindicis an gladii facinus poenasque furorum  
regnaque ad ultores iterum redeuntia Brutos  
ut peragat fortuna taces ?*

« Les dieux n'ont-ils pas encore pris la décision  
d'un si grand crime et, les astres hésitant encore  
à condamner la tête de Pompée, tant de destins sont-ils retenus ?  
Ou bien le forfait d'un glaive vengeur et les châtiments des fureurs  
et la royauté revenant vers la vengeance des Brutus,  
les gardes-tu sous silence, fortune, pour pouvoir les accomplir ? »<sup>29</sup>.

Ceux qui accomplissent le destin le font malgré eux et d'une manière aveugle. La figure du sage, qui adhère à la rationalité du monde et qui participe au cours des événements en connaissance de cause, ne semble pas pouvoir trouver de place dans ce monde.

Au contraire, à l'aube de la bataille de Pharsale, ceux qui croient pouvoir anticiper une heureuse issue sont ceux qui précipitent le désastre voulu par les dieux<sup>30</sup>. Cicéron représente l'exemple même de cette ironie tragique qui conduit, de bonne foi, les protagonistes du combat à se précipiter vers le chaos. L'impossibilité de prévoir le destin est soulignée par le poète de manière particulièrement subtile dans la mesure où il

---

<sup>29</sup> *Pharsale*, V, 203-208.

<sup>30</sup> *Hoc placet, o superi, cum vobis vertere cuncta propositum, nostris erroribus addere crimen ?*

*Cladibus inruimus nocituraque poscimus arma : in Pompeianis votum est Pharsalia castris Pharsale*, VII, 58-61. « Cela vous plaît-il, ô dieux, quand vous avez décidé de tout renverser, d'ajouter le crime à nos erreurs ? Nous nous ruons vers le désastre et nous réclamons des armes qui vont nous nuire : dans le camp des pompéiens, on fait des vœux en faveur de Pharsale ».

emploie une expression à double entente. Comme le souligne P.-J. Dehon, son discours peut être traduit de deux manières différentes :

*Quid mundi gladios a sanguine Caesaris arces ?*

« Pourquoi écarter-tu du sang de César les glaives de l'univers ? »

traduit la hâte de tuer César, mais cela peut également signifier : « Pourquoi écarter-tu les glaives de César du sang de l'univers ? »<sup>31</sup>.

Alors même qu'il exhorte Pompée à engager le combat en lui garantissant la victoire, les mots prononcés disent que l'issue sera funeste. A travers le discours de Cicéron, le poète indique l'aveuglement des acteurs de la guerre civile, en leur faisant dire la vérité sans la comprendre. L'intervention de Cicéron, mise en scène par Lucain au mépris de toute véracité historique, est particulièrement révélatrice de l'impossibilité de demeurer clairvoyant dans ce conflit. Ce n'est pas une faute morale qu'il commet, mais une erreur sur la nature de la nécessité qui se met en œuvre.

Pourtant, le lecteur est encouragé à envisager la multiplicité des possibles<sup>32</sup>. Tel est apparemment le but du poète, et le succès de l'œuvre semble résider dans cette illusion. L'épopée ne prend son sens que si on se met à la place des acteurs de la guerre civile, qui croient, à tort, que les possibles sont multiples. En effet, la manière dont les personnages envisagent les modalisations du réel, si elle ne change rien aux événements, est lourde de conséquences sur le plan éthique. Toute réaction n'est pas équivalente au milieu de ce destin fixé universellement.

---

<sup>31</sup> Voir P.-J. DEHON, « Une amphibologie de Lucain (*B.C.* VII, 81) ? », *Latomus* XLVIII, 1989, 120-126.

<sup>32</sup> *Cum bella legentur, spesque metusque simul perituraque vota movebunt, attonitique omnes veluti venientia fata, non transmissa, legent, et adhuc tibi, Magne, favebunt, Pharsale*, VII, 210-213. « Quand on lira ces guerres, elles feront naître et des espoirs et des craintes et des vœux inutiles, et tous, frappés de stupeur, les liront comme des destins à venir, et non comme un récit, et c'est encore à toi, Magnus, qu'ils seront favorables ».

## V. Nécessité et valeur morale

En particulier, le poète célèbre l'attitude de Caton, qui constitue, au cœur de l'épopée, une figure de sage. Alors que Lucain ruine l'horizon d'une multiplicité des possibles, il affirme la réalité d'un être dont l'existence est largement contestée, celle d'un homme qui incarne la vertu. Il nous faut donc nous demander quels aspects revêt, dans un tel contexte, la vraie liberté qui caractérise le sage.

L'entrevue de Brutus et de Caton nous donne une première réponse. Alors que Brutus conseille à Caton de se soustraire à des événements incompatibles avec la vertu du sage, Caton lui indique qu'il se trompe. Certes, ce serait possible matériellement ; mais Caton ne peut d'aucune manière vouloir une chose pareille<sup>33</sup>. Il participera donc bien au crime. Mais à la différence des autres personnages, il semble y prendre part par un choix libre. Lui tranche bel et bien entre deux possibles ; mais le choix de la vertu s'impose sans laisser d'hésitation, et constitue, étant donnée la vertu du personnage, une autre forme de nécessité. Caton s'élève ainsi comme une deuxième instance, en quelque sorte concurrente des dieux :

*Victrix causa deis placuit, sed victa Catoni,*

« La cause victorieuse a plu aux dieux, mais la cause vaincue à Caton »<sup>34</sup>.

Mais cela pose une difficulté majeure. Si la vertu du sage stoïcien consiste à coïncider avec le destin conforme à la rationalité du *cosmos*, comment comprendre que Caton accuse de crime le dessein qu'il décide cependant de suivre ? Caton est en effet virulent envers la décision des dieux, et se démarque nettement de la vision stoïcienne du sage, indifférent à ce qui préserve la vertu, et de l'évocation que livre Sénèque dans la lettre 71. Il semble, chez Lucain, que la nécessité des événements se sépare de la

---

<sup>33</sup>*Sidera quis mundumque velit spectare cadentem expers ipse metus ?*, *Pharsale*, II, 289-290. « Qui voudrait regarder les astres et le monde s'effondrer en étant lui-même exempt de toute crainte ? »

<sup>34</sup> *Pharsale*, I, 128.

nécessité éthique qui détermine le choix de Caton. L'adhésion libre au destin est bien la voie qu'emprunte le seul sage de l'épopée, mais il ne s'agit nullement d'une adéquation de la volonté de l'homme à celle du Logos. Le sage entre volontairement dans la nécessité qui gouverne le monde, mais il la désapprouve d'un point de vue éthique. Deux perspectives se distinguent : le point de vue éthique, et la logique qui préside aux événements. Alors qu'ils coïncident dans la pensée du Portique, ils se trouvent ici irrémédiablement séparés.

Pour comprendre ce brouillage, on ne peut que se tourner vers la voix du poète, dont le lecteur espère recevoir un éclairage au milieu de ces contradictions. Celui-ci nous invite-t-il à nous accorder à la nécessité cosmique, si destructrice soit-elle, ou nous appelle-t-il à une forme de révolte, vaine mais glorieuse, conforme à une éthique qui exclut tout aménagement ?

## **VI. Un double niveau de nécessité**

Tout d'abord, si l'on se fie à la place que Lucain accorde à Caton, la posture de ce dernier n'a de sens qu'à une échelle individuelle. Le personnage n'apparaît que dans des passages circonscrits, et il ne constitue pas un repère pour les autres protagonistes. Il serait donc vain de chercher à y voir un modèle que l'ensemble des personnages pourraient et devraient suivre. Le sage stoïcien ne peut que rester une figure exceptionnelle, conformément à la conception du Portique, qui le considère comme le point unique destiné à perdurer lors de la conflagration universelle. À aucun moment le poète n'appelle à partager la position de Caton. S'il célèbre ce personnage, il se montre d'ailleurs moins sévère que lui envers les dieux.

Au contraire, de façon étonnante, à plusieurs reprises, il semble approuver la volonté surhumaine qui s'exprime à travers des événements qu'il décrit pourtant dans toute leur horreur. D'une part, il affirme que la volonté des dieux est bienveillante. Il l'indique lorsqu'il évoque la pythie, source de connaissance dont les hommes ont eu tort, selon lui, de se

---

Diane, DEMANCHE, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Modalisations du réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n°5, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr>

priver<sup>35</sup>. On ne peut donc pas souhaiter transformer ce qui a lieu selon la volonté divine. D'autre part, le poète indique, dans certaines circonstances, que les événements, bien qu'effrayants, constituent une sorte de moindre mal. Lui-même détourne Brutus de tuer César à Pharsale, alors qu'il s'élève à de multiples reprises contre les crimes du chef<sup>36</sup>. En effet, le poète, grâce à son point de vue rétrospectif, indique que la volonté des dieux réserve à César un châtement bien plus approprié. Ce qui apparaît le plus souhaitable aux contemporains nous est révélé comme un bien illusoire. Ce sont les dieux qui perçoivent quel est le sort le plus adéquat pour chacun des protagonistes, et le poète y adhère.

De même, lorsque Pompée réfléchit à la décision à prendre après Pharsale, le poète, à travers les conseils de Lentulus, nous indique que le choix de se diriger vers l'Égypte a évité l'horreur absolue qu'aurait constituée une alliance avec les Parthes<sup>37</sup>. Déjà, au tout début de l'œuvre, l'éloge de Néron ouvre la possibilité d'entrevoir un bien à travers le désastre qui va nous être rapporté<sup>38</sup>. Bien que ce passage, à défaut d'être ironique, se révèle pour le moins exagéré, si on le compare à d'autres vers de l'épopée, l'idée que ce mal sert un bien supérieur n'est pas à écarter totalement.

Conformément à cette vision mise en place par le poète, nous assistons à deux réactions opposées. D'une part, les personnages promis à la victoire entrent, souvent sans le vouloir, dans la logique du destin. En cela, ils participent, de façon aveugle, à une volonté supérieure, et ils sont en

---

<sup>35</sup> *Justisque benignus, Pharsale, V, 106.* « Bienveillante pour les justes ». *Non ullo saecula dono nostra carent majore deum, quam Delphica sedes quod siluit, postquam reges timere future et superos vetuere loqui, Pharsale, V, 111-114.* « Notre époque est privée du plus grand don des dieux qui soit par le silence de la demeure delphique, depuis que les rois ont eu peur de l'avenir et ont interdit aux dieux de parler ».

<sup>36</sup> *Vivat et, ut Bruti procumbat victima, regnet, Pharsale, VII, 596.* « Qu'il vive et, pour tomber victime de Brutus, qu'il règne ».

<sup>37</sup> Voir *Pharsale, VIII, 331-453.*

<sup>38</sup> *Quod si non aliam venturo fata Neroni invenere viam [...] jam nihil, o superi, querimus, scelera ipsa nefasque*

*hac mercede placent, Pharsale, I, 34-35 ; 37-38.* « Mais si les destins n'ont pas trouvé d'autre voie qui mène à l'avènement de Néron, désormais, ô dieux, nous ne nous plaignons plus de rien, les crimes et les sacrilèges sont plaisants contre cette récompense ».



quelque sorte justifiés dans leurs actions. D'autre part, Caton, et, à un degré moindre, quelques personnages isolés, reconnaissent le désastre universel ; mais leur préoccupation n'est pas de suivre le cours des événements qui se jouent, mais de conserver une conduite éthiquement valable. Deux nécessités incompatibles, l'amour de la vertu et le cours des événements, entrent en concurrence tout au long de l'épopée, sur deux plans différents, celui des faits et celui de la morale.

## VII. Les ambiguïtés de la voix poétique

La difficulté, et l'impression de chaos qui baigne l'épopée, viennent de la perpétuelle oscillation du poète entre ces deux types de nécessité : tantôt il s'élève, d'un point de vue éthique, contre l'immoralité des protagonistes du conflit, et en particulier contre le camp des vainqueurs, et contre son membre le plus représentatif, César ; tantôt il se place, avec un regard rétrospectif, sur le plan de la logique divine, et il mesure alors la portée surhumaine de ce qui se joue autour de Pharsale.

Ainsi, un personnage aussi négatif que Pothin, lorsqu'il exhorte Ptolémée à mettre à mort Pompée, tient sur le destin des propos que le poète ne peut que valider, si l'on en croit la vision de la fatalité déployée tout au long de l'œuvre :

*Dat poenas laudata fides, cum sustinet, inquit,  
quos fortuna premit. Fatis accede deisque  
et cole felices, miseros fuge. Sidera terra  
ut distant et flamma mari, sic utile recto,*

« La loyauté si louée apporte des châtements, si on défend, dit-il, ceux que la fortune accable. Suis les destins et les dieux et honore les chanceux, mais fuis les malheureux. Aussi loin que sont les étoiles de la terre et la flamme de la mer, aussi loin est l'utile du juste »<sup>39</sup>.

---

<sup>39</sup> *Pharsale*, VIII, 485-488.

---

Diane, DEMANCHE, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Modalisations du réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n°5, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr>

En suivant le cours des événements voulus par les dieux, Pothin a, en quelque sorte, raison. Certes, il agit en instrument aveugle, sans comprendre la portée de ses conseils. Mais si la noirceur morale de sa démarche est amplement soulignée par Lucain, son analyse de la fatalité est juste.

Cette dissociation radicale, opérée par le poète, entre ceux qui considèrent la vertu comme une loi nécessaire à laquelle ils se plient, et ceux qui suivent la nécessité du destin, culmine dans les deux personnages de Caton et de César. Leur attitude lorsqu'ils ont l'occasion de prendre connaissance des secrets des dieux est absolument opposée. Caton refuse de consulter l'oracle de Jupiter-Hammon, tandis que César, alors même qu'il est dans le feu de l'action, lors de son arrivée en Egypte, prend le temps de s'informer sur le lieu des sources du Nil, dont le lieu n'est connu que des dieux. Il se montre curieux des lois de l'univers :

*Sed cum tanta meo vivat sub pectore virtus,  
tantus amor veri, nihil est quod noscere malim  
quam fluvii causas per saecula tanta latentis  
ignotumque caput ; spes sit mihi certa videndi  
Niliacos fontes, bellum civile relinquam,*  
« Mais avec cette si grande énergie dans ma poitrine,  
ce si grand amour du vrai, il n'est rien que je désire davantage  
connaître  
que les lois de ce fleuve cachées pendant tant de siècles  
et son origine ignorée ; que j'aie l'espoir assuré de voir  
les sources du Nil, j'abandonnerai la guerre civile »<sup>40</sup>.

Si l'emploi du terme *virtus* ne correspond évidemment pas à la conception stoïcienne de la vertu, elle souligne peut-être une certaine proximité du personnage avec les dieux. Sur ce point, c'est César qui semble ressembler au poète, qui a annoncé dès le début qu'il écrivait pour rechercher la vérité sur les faits et sur leur enchaînement. L'amour de la vérité revendiquée par le vainqueur de la guerre civile ressemble davantage à la démarche poétique

---

<sup>40</sup> *Pharsale*, X, 188-192.

et à sa dimension philosophique qu'à l'indifférence de Caton, pourtant célébré comme un sage.

Caton et César considèrent en effet la nécessité qui préside aux événements de deux manières différentes. Caton veut savoir où se trouve le bien moral, et pour cela, il n'a pas besoin de révélation divine. La sagesse se trouve en lui, et il s'oriente vers elle sans hésitation :

*Scimus, et hoc nobis non altius inseret Hammon,*  
« Nous le savons, et cela, Hammon ne le graverait pas plus  
profondément en nous »<sup>41</sup>.

Il peut se passer de toute recherche de la vérité, car il égale les dieux, non par le pouvoir qu'il détiendrait comme eux sur les événements, mais par sa vertu, qui le prive de tout ballottement devant des possibles multiples. César, au contraire, s'intéresse à la manière dont les dieux déterminent le cours des choses terrestres, car là est la loi qui décide de son sort. Il n'agit pas en fonction d'une règle morale, mais en fonction du succès qui correspond au dessein divin. Sa curiosité est d'ailleurs caractéristique des puissants, comme le souligne Lucain<sup>42</sup>. S'il adhère à la fatalité, ce n'est nullement par une acceptation philosophique d'une vérité qui le dépasse, mais il aime le destin pour le succès qu'il lui accorde. De plus, même si sa curiosité est grande et sincère, elle n'aboutit à rien : les lois de l'univers demeurent cachées<sup>43</sup>. Il est fasciné par des lois dont il sent qu'elles le favorisent, mais qui le dépassent infiniment.

La question que pose la *Pharsale* est donc de savoir si on peut se conformer à la nécessité du destin tout en restant vertueux. Personne, dans l'épopée, n'agit en adhérant au dessein réel des dieux tel que nous le dévoile le poète. Il est si destructeur que nul ne poursuit ce but. Ceux qui suivent ce

---

<sup>41</sup> *Pharsale*, IX, 572.

<sup>42</sup> *Quae tibi noscendi Nilum, Romane, cupido est, et Phariis Persisque fuit Macetumque tyrannis, Pharsale*, X, 268-269. « Ton désir de connaître le Nil, Romain, est celui qu'ont éprouvé les tyrans de Pharos et de Perse et de Macédoine ».

<sup>43</sup> *Arcanum natura caput non prodidit ulli, Pharsale*, X, 295. « Le secret de ton origine, la nature ne l'a dévoilé à personne ».

projet sont donc, paradoxalement, ceux qui tournent le dos à la vertu. Les personnages ne peuvent en effet que considérer que le destin favorise le vice. Ils ont donc le choix entre une participation active à des crimes, ou une attitude vertueuse promise à l'échec. Seul le regard rétrospectif du poète pourrait rétablir une rationalité qui permette de hiérarchiser ces deux formes de nécessité.

Or tel pourrait bien être le but ultime de Lucain. Il nous fait revivre ces événements passés pour mettre le lecteur en situation de prendre position, non pas dans le cours des faits, mais d'un point de vue éthique. Le poète n'a aucun pouvoir pour renverser le cours d'événements qui couronnent les plus coupables, mais il promet de révéler le crime des vainqueurs :

*Quantum Zmyrnaei durabunt vatis honores,  
venturi me teque legent ; Pharsalia nostra  
vivet, et a nullo tenebris damnabimur aevo,*  
« Autant que dureront les honneurs rendus au poète de Smyrne,  
les hommes à venir me liront et te liront ; notre Pharsale  
vivra, et aucun âge ne nous condamnera aux ténèbres »<sup>44</sup>.

L'aboutissement de l'œuvre, telle qu'elle nous a été transmise, revient à la réaffirmation de deux éléments essentiels du stoïcisme : la nécessité du cours des événements, et la liberté absolue du sage, quels que soient les malheurs qu'il traverse. Si la *Pharsale* ruine l'articulation entre ces deux éléments indissociables pour le Portique, le poète refuse de renoncer à l'un comme à l'autre. En continuant à célébrer la vertu alors même que le plan divin semble criminel, il renouvelle profondément la vision du Portique, mais il rend un hommage aussi inattendu qu'inoubliable à la sagesse stoïcienne.

---

<sup>44</sup> *Pharsale*, IX, 984-986.

---

Diane, DEMANCHE, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Modalisations du réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n°5, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr/actes/spip.php?article43>

## BIBLIOGRAPHIE

- LUCAIN, *La guerre civile, La Pharsale*, tome I, livres I-V, texte établi et traduit par A. Bourgery, 2<sup>ème</sup> édition, revue et corrigée par P. Jal, Paris, Les Belles Lettres, 1997.
- Lucain, *La guerre civile, La Pharsale*, tome II, livres VI-X, texte établi et traduit par A. Bourgery et M. Ponchont, revue et corrigée par P. Jal, Paris, Les Belles Lettres, 1993.
- F. AHL, *Lucan, an introduction*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 1976.
- S. BARTSCH, *Ideology in cold blood : a reading of Lucan's Civil War*, Cambridge (Mass.), Harvard University Pr., 1997.
- K. E. BOHNENKAMP, « Zum Nero-Elogium in Lucans *Bellum Civile* », *Museum Helveticum* XXIV, 1977, 235-248.
- P.-J. DEHON, « Une amphibologie de Lucain (*B.C.* VII, 81) ? », *Latomus* XLVIII, 1989, p. 120-126.
- B. F. DICK, « The technique of prophecy in Lucan », *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* XCIV, 1963, p. 37-49.
- D. B. GEORGE, « Lucan's Caesar and Stoic οἰκείωσις. The Stoic fool », *Transactions and Proceedings of the American Philological Association* 118, 1988, p. 331-341.
- « The meaning of the *Pharsalia* revisited », *Studies in Latin literature and Roman history* VI, 1992, p. 362-389.
- P. GRIMAL, « L'éloge de Néron au début de la Pharsale est-il ironique ? », *REL* XXXVIII, 1960, p. 296-305.
- W. R. JOHNSON, *Momentary monsters, Lucan and his heroes*, Ithaca, New York, 1987.
- A. LE BOEUFFLE, « Le séjour céleste promis à Néron par Lucain », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 1989, p. 165-171.

---

Diane, DEMANCHE, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Modalisations du réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n°5, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr/actes/spip.php?article43>

- M. RAMBAUD, « L'aruspice Arruns chez Lucain, au livre I de la Pharsale (vv. 584-638) », *Latomus* XLIV, 1985, p. 281-300.
- R. SKLENAR, « Nihilistic cosmology and Catonian ethics in Lucan's 'Bellum ciuile' », *American Journal of Philology* CXX (2), 1999, p. 281-296.
- The taste for nothingness : a study of « virtus » and related themes in Lucan's 'Bellum civile'*, University of Michigan Press, 2003.
- F. STOK, « Le passioni di Catone », in L. LANDOLFI, P. MONELLA (éd.), 'Doctus Lucanus': *aspetti dell'erudizione nella « Pharsalia » di Lucano : seminari sulla poesia latina di età imperiale* I, Bologne, Patron, 2007, p. 51-167.

---

Diane, DEMANCHE, « article », in S. Alexandre et E. Rogan (dir.), *Modalisations du réel*, Zetesis – Actes des colloques de l'association [En ligne], n°5, 2014, URL : <http://www.zetesis.fr/actes/spip.php?article43>

© Tous droits réservés